

Où qu'elle mène,  
la piste des loups  
n'est jamais sans danger.



**OÙ** AURORE  
GOMEZ  
**LE LOUP  
DEMEURE**





**OÙ  
LE LOUP  
DEMEURE**



**OÙ** AURORE  
GOMEZ  
**LE LOUP  
DEMEURE**



**Facebook.com/M.les.romans**

Design de couverture : Image Shutterstock/olga\_i

ISBN : 978-2-210-96842-4

© 2020, Éditions Magnard Jeunesse  
5, allée de la 2<sup>e</sup> DB – CS 81529 – 75726 PARIS 15 Cedex  
*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous pays.*

*Loi n° 49-956 du 16-07-1949 sur les publications destinées à la jeunesse.*

Dépôt légal : mai 2020

*À Loïc*

Note de l'autrice.

 *À chaque début de partie, je propose un morceau pour entrer dans l'univers musical qui a accompagné l'écriture du roman.*



– Ces bêtes-là doivent avoir quelque chose de particulier pour que les gens les haïssent à ce point. À votre avis qu'est-ce que ça peut bien être ?

– Je n'en sais rien. Peut-être qu'elles nous ressemblent trop.

Nicholas Evans, *Le Cercle des loups*.



# Rigel

 *This Empty Northern Hemisphere,*  
Gregory Alan Isakov

samedi 15 septembre

**A**BEL RÊVAIT DE LOUPS.

Ce n'était pas nouveau. Ni même réellement effrayant. Juste très désagréable. Un loup au pelage blanc comme neige marquait son territoire sur sa jambe, où l'urine glissait avant d'être bue par la terre sèche de cette fin d'été.

La scène était tellement réelle qu'Abel ressentait le liquide s'enrouler sur la peau nue de son mollet, sans s'étonner qu'il fût froid plutôt que chaud.

La bête se tenait immobile et silencieuse. Seuls se faisaient entendre son jet continu d'urine et sa respiration haletante. Abel n'osait faire aucun bruit qui puisse troubler l'animal, aucun mouvement qui le fasse fuir, trop fasciné par la présence de ce loup magnifique. Le temps était suspendu, plus rien n'existait que cet instant. La main du garçon fourmillait du désir de caresser le pelage immaculé, les oreilles fines et soyeuses. Soudain, celles-ci se dressèrent, cherchant à capter un bruit lointain. L'animal tourna la tête, et, croisant le regard d'Abel, sa

pupille magnétique se rétrécit jusqu'à devenir aussi petite qu'une tête d'épingle.

Le bruit était de plus en plus proche.

De plus en plus fort.

Il ressemblait au crépitement de l'eau sur une surface dure.

Abel se réveilla en sursaut et se recroquevilla pour frotter ses jambes trempées. La pluie qui tombait à verse dehors s'était infiltrée dans la toiture et gouttait sur le lit, détrem pant le matelas et la couette.

Fin août, lors d'un orage particulièrement violent, une branche était tombée sur la cabane, causant de sérieux dégâts au toit. Abel avait déjà passé des heures à tenter de colmater la déchirure, mais il fallait croire que les réparations n'avaient pas tenu.

Il s'assit sur son lit, compta jusqu'à dix et, n'éprouvant ni maux de ventre ni nausée, se leva pour déjeuner. Après, il étendit la couette sur la porte de la salle de bains et chercha un seau qu'il posa sur le lit. Le *ploc ploc* bruyant des gouttes d'eau sur le fer envahit le petit espace de la cabane, se mêlant au crépitement sourd de la pluie sur les vitres et le toit. « Je suis un bateau qui coule », pensa-t-il en sortant en caleçon sur la petite terrasse abritée. Là, adossé contre le mur de la cabane, il attendit que l'averse s'éloigne.

Lorsque, enfin, quelques déchirures de ciel bleu apparurent derrière le sommet du Panto, Abel alla s'habiller et monta sur le toit. Il allait falloir changer deux plaques

de goudron et refaire l'étanchéité. Abel n'était pas inquiet pour autant. Il trouverait certainement les matériaux chez les frères Blain. Avec tous les services qu'il leur rendait, ils ne les lui refuseraient pas.

Il boucla son sac, ferma la porte de la cabane et suivit le sentier qui longeait la rivière sur plus d'un kilomètre. Pour aller plus vite, il coupa la piste et emprunta une sente tracée par les chèvres des Blain. Elle grimpaït sec entre les buissons de bruyère et ceux de ronces avant de se perdre sous les chênes et les sapins. La nature commençait à peine à changer de couleur, pourtant les odeurs de mousse et de champignon étaient formelles : l'automne s'installait bel et bien.

\*\*\*

— Des plaques de goudron ? On doit avoir ça en réserve, répondit le plus vieux des frères Blain quand Abel entra dans la chèvrerie. Viens !

Ils contournèrent le bâtiment pour pénétrer à l'intérieur et s'arrêtèrent devant le portillon d'un ancien enclos en pierre. Là, s'entassaient bidons, vieux pneus, cadres de mobylettes, ferrailles, plaques de tôle, planches, tuiles anciennes, matériel agricole et tout un tas de bazar dont Abel n'imaginait même pas l'usage.

Accoudé contre une des vieilles Jeep piquées de rouille, il renifla en grimaçant, captant une odeur aigre et putride qui traînait dans l'air.

— Une de vos bêtes est morte? demanda-t-il en couvrant son nez de sa main.

— Quand le frangin va à la chasse, il lave pas toujours derrière lui. M'est avis que c'est sa Jeep qui pue comme ça! Viens par là, dit l'homme en ouvrant le portillon, on va voir ce qu'on peut faire pour toi.

Abel le suivit entre les minuscules allées, faisant attention à ne faire tomber aucune pile.

— Tiens, les voilà, tes plaques. Comme neuves! Je dois avoir des rouleaux de bande adhésive pour ton étanchéité. Attends-moi, ça doit être dans la remise.

Ils sortirent de l'enclos. Abel posa ses plaques sur une pierre plate et les débarrassa de la terre et de la poussière qui les recouvraient. Au loin, le moteur d'une voiture se fit entendre.

— Votre frère arrive! cria Abel.

— C'est pas sa voiture! c'est celle d'Afferty. Il doit être avec la fille de la gestion de la faune, à la recherche de leurs loups!

Abel escalada le muret, guettant parmi la végétation dense de cette fin d'été le véhicule encore invisible. Lorsqu'il déboucha des replis de la montagne, il ne put s'empêcher de jurer. Le 4x4 noir couvert de boue était bien celui d'Afferty, le garde-chasse du canton. Il y avait de grandes chances qu'il soit effectivement en mission avec Éléonore Malraux.

Pour en avoir le cœur net, Abel sortit ses jumelles.

Éléonore Malraux était bien avec Afferty. Mais ils n'étaient pas seuls. Benjamin et son grand-père étaient assis à l'arrière. Il sentit la colère enfler comme un ballon de baudruche. Il avait vu Benjamin la veille, pourquoi lui avait-il caché cette sortie ?

— Vous pouvez me garder les plaques ? Je reviens les prendre dans la journée, dit Abel en rangeant ses jumelles au fond de son sac.

— Pas de problème, gamin.

Le garçon sauta du muret et courut jusqu'à l'ancien cercle de battage pour voir où la voiture se dirigeait. Elle poursuivit son chemin sur les lacets de la route principale avant de bifurquer vers la piste du Suar. À partir de là, impossible de la voir : elle était cachée par les replis de la montagne et les hauts sapins noirs. Mais elle ne pouvait pas aller très loin : la route grimpait sur quelques kilomètres et s'arrêtait au col.

— JE SUIS DANS LA VOITURE D’AFFERTY, le garde-chasse de Fonfroide. Il y a aussi Éléonore Malraux, la chargée de mission de l’Agence nationale de protection de la nature, et mon grand-père, Panto. Nous nous dirigeons en ce moment vers le col du Suar, à quelques kilomètres au sud-est du village. Éléonore, pouvez-vous nous parler de la mission du jour ?

Benjamin fit pivoter son téléphone portable avec lequel il filmait pour cadrer Éléonore. Cette dernière, assise à l’avant, à côté d’Afferty, poussa un soupir agacé.

Panto se tourna vers son petit-fils.

— Tu es obligé de filmer, Benjamin ?

— Ben... oui. Je suis en train de tourner un documentaire, pas d’enregistrer une émission radiophonique !

— Éléonore a accepté que tu nous accompagnes, chuchota Panto, je crois qu’il ne faut pas trop lui en demander. Filme tant que tu veux, mais laisse-la tranquille.

Ce fut au tour de Benjamin de soupirer. Ce documentaire n’était pas un simple devoir de classe. C’était l’épreuve

sur dossier du concours d'entrée à la prestigieuse école de cinéma Lumen. Le thème imposé, *Territoires*, avait tout de suite inspiré le petit-fils de Panto : pour lui, ce ne pouvait être que l'histoire de l'arrivée des loups à Fonfroide.

À défaut d'obtenir un peu de bonne volonté de la part de la chargée de mission, Benjamin filma le paysage de montagne, vertigineux à cet endroit, et expliqua en voix off :

— En analysant les déplacements de loups qui portent un collier émetteur, Éléonore s'est rendu compte que l'un d'entre eux ne s'est pas déplacé depuis deux jours. Les loups parcourent de nombreux kilomètres sur leur territoire. Cette immobilité est donc inquiétante. Heureusement, l'émetteur est géolocalisé, il ne reste plus qu'à le retrouver en montagne pour comprendre ce qui se passe.

— Tu vois, tu n'as pas besoin de moi. Tu fais ça très bien tout seul, remarqua Éléonore en se retournant vers lui.

— Ce serait quand même plus intéressant si c'était vous qui passiez à l'écran. Vous êtes vraiment plus photogénique que moi.

La remarque de Benjamin détendit l'atmosphère et, en posant son portable, il libéra la parole. La chargée de mission ne cacha pas son inquiétude. Un émetteur qui ne se déplaçait plus était rarement une bonne nouvelle. Mais ça pouvait être beaucoup de choses : la bête pouvait être blessée ou malade, ou même enfermée.

Il y avait un ancien moulin là-bas. La voiture franchit sans aucune difficulté les derniers lacets menant au col et

se gara sur le parking, juste en dessous du panneau des itinéraires de randonnée. Éléonore et Panto sortirent pour s'équiper, quant à Afferty, il libéra son chien enfermé dans le coffre. L'animal fila comme une flèche en direction des arbres.

— Tu es sûr que tu ne vas pas t'ennuyer, Ben ? On en a pour deux bonnes heures à faire l'aller-retour. Il faut ajouter à cela le temps de prospection...

— Pas de soucis, Panto, mais je pourrais peut-être descendre un peu avec vous. Pas longtemps...

— Benjamin, on en a déjà parlé. Tu n'as plus de chaussures de marche, et le chemin est très accidenté.

Benjamin jeta un coup d'œil à ses pieds chaussés de vieilles baskets en toile. Panto avait raison, ce n'était pas prudent d'aller marcher en montagne avec ça. Il les laissa donc partir. Au moins, il avait pris son portable et il était chargé. Il aurait le temps de visionner les vidéos tournées récemment et de sélectionner les meilleures prises.

\*\*\*

— Qu'est-ce que tu fous là ?

Benjamin, qui n'avait pas entendu Abel arriver, sursauta.

— Bordel ! Tu m'as fait peur ! Tu veux ma mort ?

Abel rit et ouvrit la portière pour s'asseoir sur le siège conducteur. Une odeur de chien mouillé flottait dans

l'habitable jonché de papiers de bonbons – une des rares obsessions d'Afferty.

— T'aurais pu me dire que vous étiez de sortie aujourd'hui, lança Abel sur un ton accusateur. Je serais venu avec vous!

— Je te l'aurais dit si je l'avais su. Éléonore est passée ce matin, avec Afferty, à cause d'un collier émetteur qui ne se déplace plus depuis un petit moment. Panto et moi, on a suivi.

— OK.

Benjamin savait à quel point Abel s'intéressait aux loups et comprenait tout à fait sa déception. Mais qu'y pouvait-il s'il avait décidé de s'installer dans cette cabane perdue au fin fond de la montagne, sans aucun moyen de communication?

— C'est quel collier? demanda Abel après un moment de silence.

— Celui de Rigel.

Rigel était le yearling\* de la meute installée dans les montagnes depuis le printemps. Les loups, il y en avait plein dans le Pownal, mais ici, aux confins sud du massif, ces bêtes, c'était du jamais-vu. Et on ne pouvait pas dire que leur arrivée avait été vue d'un bon œil.

C'était pour cela que le conseil territorial avait mandaté l'Agence nationale de protection de la nature. Cette dernière

---

\* Jeune loup dont l'âge est estimé entre 12 et 24 mois.

avait dépêché sur le terrain une de leurs chargés de mission. Officiellement pour recenser les individus et analyser leurs déplacements. Officieusement pour calmer les esprits.

— Tu sais où ils sont allés ?

— Ils parlaient du ravin, sur le versant nord du Suar. Il y a un vieux moulin. L'émetteur est dans le coin. Tu veux les attendre ?

— Ouais, j'ai rien à faire de spécial. Tu travailles sur ton documentaire ? demanda Abel en pointant le téléphone portable qui diffusait la voix de Benjamin.

— Exact.

— Et ça avance ?

— Doucement. Il se passe pas grand-chose en ce moment. Et puis, on peut pas dire qu'Éléonore y mette du sien. Chaque fois que je lui adresse la parole, on dirait qu'elle veut m'étriper pour faire des guirlandes avec mes intestins.

— T'exagères !

Benjamin rit de voir Abel s'offusquer. Son ami aimait bien la chargée de mission. On pouvait même dire qu'il lui faisait les yeux doux pour avoir des infos sur les loups. Le pire c'est qu'il y arrivait, le bougre !

— Et toi, qu'est-ce que tu fiches ici ?

— Je fais une petite randonnée.

— Ah oui ? Vers où ?

— Vers là.

Benjamin ne chercha pas à en savoir plus. Abel avait toujours des secrets. Il pouvait bien faire toutes les *petites*

*randonnées* qu'il voulait, ici il était un des seigneurs de la montagne. À part son grand-père et Afferty, Benjamin n'avait jamais rencontré personne qui la connaisse aussi bien qu'Abel, et pourtant il ne vivait là que depuis six ans.

Ils passèrent un long moment à regarder les vidéos qu'Éléonore avait bien voulu transmettre à Benjamin, ainsi que les premières séquences de montage. Benjamin commentait toutes les images, revenant en arrière, expliquant les choix de transition.

— C'est du *brut* pour l'instant, mais avec une voix off et un peu de musique, ce sera pas si mal, non ?

Abel n'eut pas le temps de répondre. Des aboiements annonçaient le retour du trio. Les garçons sortirent de la voiture. Panto, Afferty et Éléonore marchaient d'un bon pas, à la limite des hauts sapins. Le chien du garde-chasse les avait déjà rejoints et sautait comme un beau diable, pour attirer leur attention. Abel lui gratta la tête d'un geste machinal, les yeux fixés sur Éléonore qui ouvrait la marche.

Quand elle les repéra, elle soupira bruyamment.

— Elle m'adore, s'écria Ben en sortant son portable.

Il laissa Abel trotter jusqu'à la chargée de mission. Si les questions venaient de lui, elle y répondrait plus volontiers.

— Vous avez trouvé Rigel ?

— Juste son collier. L'attache s'est brisée.

— Ah bon ? C'est possible qu'une attache se brise ?

— Je n'ai jamais vu ça! Les colliers émetteurs s'ouvrent seuls, c'est vrai, mais seulement au bout d'un an. Pas au bout de quelques mois. C'est à n'y rien comprendre!

— Ça peut être intentionnel? Vous avez trouvé des trucs, à part le collier?

— On a fouillé l'endroit, expliqua Panto qui les avait rejoints. On n'a rien trouvé du tout. Pas de sang, de touffe de poils, d'excréments. Rien.

Éléonore grogna. Perdre la trace d'un animal n'était pas une bonne nouvelle: ni pour son travail, ni pour l'ambiance tendue entourant la présence des loups. Avec le conseil municipal dans moins de deux semaines, si la nouvelle s'ébruitait, il était évident que les esprits allaient s'échauffer. Mais pour Benjamin, c'était inespéré: son documentaire allait avancer!

— On te ramène, Abel?

— Je veux bien que vous me descendiez jusqu'à la chèvrerie. Ensuite, je continuerai à pied.

**A**BEL POSA SES AFFAIRES SUR LA TERRASSE et alla chercher les outils ainsi que les fournitures dans le petit atelier qui jouxtait la cabane.

Bien que fatigué, il passa toute l'après-midi à arracher les matériaux détériorés, nettoyer le bois, poser les plaques neuves et refaire l'étanchéité. Ainsi, lorsqu'il descendit du toit, il faisait presque nuit. Il était frigorifié et affamé. Il alluma un feu dans la cabane avant d'engloutir du pain, du fromage et des tranches de jambon cru, sans prendre le temps de s'asseoir.

Malgré le travail à n'en plus finir et le collier brisé, la journée avait été bonne. Très bonne. Il n'avait pas été malade ; la nausée l'avait laissé tranquille, tout comme les maux de ventre, l'hypersalivation, les spasmes.

Abel se déshabilla, courut à la rivière et plongea dans l'eau glacée. Sa morsure le saisit. Toutefois, depuis qu'il vivait en montagne, son corps avait pris l'habitude du froid. Il frotta sa peau engourdie, plongea son visage et ses cheveux dans l'eau bouillonnante avant de retourner

à la cabane où la chaleur du poêle le réchauffa rapidement.

Il enfila une chemise en laine pour sortir sur la terrasse et s'allongea à l'intérieur de son duvet. Dans la montagne, loin des habitations, il n'y avait aucune pollution lumineuse. Pour Abel qui avait toujours aimé contempler les astres, c'était un endroit idéal. Le ciel était noir et pur, constellé de milliers d'étoiles. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, et malgré les heures passées à observer le ciel nocturne, Abel n'avait jamais cherché à comprendre l'organisation de ces points brillants.

Mais une nuit, alors qu'il bivouaquait en montagne avec Panto, ce dernier lui avait dit, en les pointant du doigt :

— Tu vois celles qui sont en ligne, là ? C'est le baudrier d'Orion...

Le baudrier d'Orion ! À ces mots, le cœur d'Abel avait tapé plus fort qu'à l'accoutumée. Quelques mois auparavant, Benjamin lui avait fait voir ce film, *Blade Runner*. À la fin, Roy Batty prononçait ces mots qu'Abel connaissait par cœur, qui lui nouaient la gorge et lui faisaient fourmiller les mains :

*« J'ai vu tant de choses que vous, humains, ne pourriez pas croire. De grands navires en feu surgissant de l'épaule d'Orion. J'ai vu des rayons fabuleux, des rayons C, briller dans l'ombre de la porte de Tannhäuser. Tous ces moments se perdront dans l'oubli comme les larmes dans la pluie. Il est temps de mourir. »*

Après ce bivouac, il s'était plongé dans l'étude des constellations et avait tout de suite adoré les étoiles qui faisaient partie de celle d'Orion : Mintaka, Alnilam et Alnitak, le baudrier. Bételgeuse et Bellatrix, les épaules. Saïph, le genou.

La dernière étoile de la constellation, la plus lumineuse, était le pied d'Orion, une supergéante bleue. C'était la sixième étoile la plus brillante du ciel. Elle s'appelait Rigel.

mercredi 19 septembre

VIVRE AU MILIEU DES BOIS lui avait fait comprendre que s'il n'avait pas d'emprise sur ce qu'il était, il pouvait au moins compter sur la nature pour le rendre heureux. Sur ces petits riens qui construisaient quelque chose de plus grand : compter les champignons d'un cercle de fées, décortiquer les pelotes de réjection, ou collectionner les étoiles des fossiles de pentacrines, surprendre des renardeaux jouant dans l'herbe haute devant leur terrier, cueillir des figues bien mûres à la fin de l'été, pêcher une grosse truite sur le dernier lancer de la journée ou découvrir un sapin dont le tronc pleure sa résine.

Ce matin-là, à l'aube, ce ne fut pas une surprise de la nature que découvrit Abel en partant à la pêche, mais Éléonore Malraux qui rentrait à Fonfroide après avoir dormi à la maison forestière. Abel lui avait proposé – *à tout hasard* – de lui montrer un raccourci. Elle avait accepté.

Elle le suivit, discutant avec lui de la montagne et de la vie dans la nature. Elle lui raconta que pendant trois étés,

de ses dix-sept à ses dix-neuf ans, elle avait gardé des chèvres, toute seule, au cœur du massif des Eccars. Elle en gardait des souvenirs indicibles. Les odeurs de sauge, les tintements de cloches, les journées harassantes, les mains en sang à cause de la traite.

— Tu sais, j'adore mon boulot, poursuit Éléonore, mais ce qui me manque le plus, c'est cette sensation que j'avais de ne rien devoir à personne. Pendant des mois, j'étais seule. C'était juste moi et les chèvres. Maintenant, il faut faire des rapports plaisant à la fois aux uns et aux autres. Des sourires et des ronds de jambe. Lécher les bottes des gars bien sapés du conseil régional. Ceux qui donnent les sous.

Elle arracha une longue herbe sèche qu'elle mâchonna entre ses dents.

— Quand je te vois, je suis un peu nostalgique de cette liberté. Profite de ces instants, Abel, ils sont précieux.

— Je ne compte pas vivre différemment, plus tard.

— Tu y seras obligé. D'une façon ou d'une autre.

Abel haussa les épaules et resta silencieux. La rivière de ce côté-là était trop profonde pour pouvoir avancer dans son lit. Ils escaladèrent les rochers et poursuivirent sur un sentier taillé à même la roche. Finalement, il demanda, pour briser le silence :

— Vous étiez sur une piste ?

— Oui et non. Je voulais me rendre sur le versant nord de l'Altar. Un de nos guetteurs pense avoir repéré

les traces d'un loup au cirque\* de Kerr. Si c'est bien le cas, ce n'est pas un des membres de la meute : je l'ai localisée à une trentaine de kilomètres à l'est. Mais comme je dois descendre à Altaïne pour des réunions avec les huiles, je suis contrainte de remettre à plus tard mon excursion.

Abel s'arrêta net.

— Vous pensez que c'est Rigel ?

— Possible.

— Pourquoi ne pas envoyer Afferty et Panto ?

— Afferty vient avec moi. Quant à Panto, il est trop fatigué en ce moment. Je préfère ne pas le solliciter.

— Et votre guetteur ?

— Un guetteur *guette*. Il n'est pas chargé du suivi des animaux.

Abel sentit la colère monter en lui. On n'était que mercredi. Si Éléonore ne retournait sur le terrain que le dimanche ou le lundi, il y avait fort à parier que Rigel se serait de nouveau volatilisé dans la nature. À supposer que ce ne soit pas déjà le cas !

Lorsqu'ils se séparèrent, il attendit que la chargée de mission ait disparu sous les hauts sapins noirs pour faire demi-tour. Il retourna à la cabane, boucla son sac en moins de deux et rejoignit la route aussi vite qu'il le pouvait.

\*\*\*

---

\* Espace semi-circulaire entouré par des montagnes.

Abel se fit déposer au carrefour d'Ascoz par un chauffeur des *Grumiers de l'Altar*. Il gagnait ainsi près d'une journée de marche. Comme il devait être de retour vendredi, cela lui laissait du temps pour chercher des traces du loup dans le cirque de Kerr.

Il descendit la pente en courant, slalomant entre les arbres, sautant par-dessus les buissons, et rejoignit la rivière en une demi-heure à peine.

Quand il atteignit le confluent de l'Herfin, il sortit enfin de l'eau pour gravir les flancs abrupts et dépouillés de l'Altar. Il ne s'accorda de pause qu'en début de soirée, faisant un feu pour se réchauffer et avaler des raviolis en boîte.

Il ne les avait pas finis qu'il entendit un hurlement de loup. C'était un cri grave et triste qui emplissait la montagne de ses échos. La chose sommeillant au fond de ses entrailles sembla se réveiller au moment où Abel se leva et tendit l'oreille. S'il y avait une chance que ce soit Rigel, alors il fallait se mettre en route, malgré la fatigue, la nausée naissante et les sueurs froides. Dans d'autres circonstances, Abel n'aurait pris aucun risque. Mais ici, au milieu de la montagne, à des lieues du premier village, le Loup pouvait prendre le dessus et gagner la partie. Il n'y avait aucun danger.

Lorsqu'il arriva, un peu avant minuit, il s'étonna que le cirque de Kerr fût aussi silencieux et paisible. À nouveau, il fit un feu et se dévêtit complètement avant de se glisser dans son duvet.

\*\*\*

La nuit fut sans trêve. Un flot de sensations et d'images l'assaillit. Une superposition d'émotions vives.

Des cliquetis de cailloux, des feuilles qui craquent, des odeurs de roches grises et de minuscules fleurs jaunes.

Le vent contre la peau, les yeux qui transpercent le noir, la course folle à travers la montagne.

\*\*\*

Il se réveilla tôt, bien avant le soleil.

Le feu était éteint depuis longtemps, mais il n'avait pas froid, il sentait couler dans ses veines une incroyable vitalité animale. Une vitalité animale qui était sûrement le signe d'une métamorphose – en témoignaient ses muscles endoloris et ses jambes égratignées.

Il attendit le lever du soleil, recroquevillé sous son duvet.

Quand le cirque fut enfin éclairé de la pâle lueur de l'aube, il repéra un troupeau de bouquetins et la carcasse dont lui avait parlé Éléonore, preuve irréfutable qu'un ou des loups étaient passés par ici. Il remballa ses affaires et grimpa un amas rocheux afin de s'installer à son sommet. Perché là-haut, il pourrait surveiller les environs et être aux premières loges si Rigel pointait le bout de son museau.

Abel fondait de grands espoirs sur les prochaines quarante-huit heures. Il avait l'intime conviction que la rencontre allait avoir lieu, qu'il verrait le yearling pour de vrai.

\*\*\*

Rester assis sans bouger n'avait jamais été le fort d'Abel. Au milieu de la matinée, tout son corps et sa tête fourmillaient d'impatience.

Engourdi par le vent froid qui s'était levé, Abel déplaça ses jambes et finit par se lever pour aller faire quelques pas vers la crête.

Là-haut, le vent l'obligea à s'arc-bouter. Il se dit qu'il ne devrait pas rester là trop longtemps, que c'était dangereux, que si le vent le déstabilisait, il pouvait se briser la nuque. Il jeta un coup d'œil sur l'immensité du cirque, s'attardant sur les coins d'ombre où poussaient de l'herbe et des buissons rabougris.

Soudain, il le vit, comme un éclair.

Le loup.

Abel s'allongea, sortit ses jumelles. L'animal était là, quasi invisible, dans l'ombre d'une faille. Est-ce qu'il l'avait vu, lui aussi ? Est-ce qu'il le fixait à son tour ?

— Allez, Rigel, sors de là, murmura Abel qui essayait tant bien que mal de calmer son excitation. Sors de là, mec, que je te voie.

Il attrapa d'un geste lent la petite caméra qu'il avait amenée puis resta un long moment sans bouger. Les minutes s'allongeaient, s'étirant aussi dangereusement que la corde d'un arc qu'on bande. Tourmentées par le vent, ses mains finirent par être glacées et son corps frigorifié fut secoué de tremblements. Abel sentit la nausée

s'insinuer en lui, mêlée à l'impatience. Il ne pouvait se décider à partir. Pas maintenant qu'il avait vu le yearling. Il devait s'assurer qu'il n'était pas blessé.

Il perçut un mouvement dans l'ombre. Des yeux jaunes. L'animal fit un pas vers la lumière, un autre. Abel sut instantanément que ce n'était pas Rigel, ni aucun autre membre de la petite meute que suivait Éléonore Malraux. Son pelage était bien plus sombre, complètement noir sur le dos et sa stature massive ne correspondait ni à celle du yearling ni à celle du couple parental.

— Qui t'es, toi? murmura Abel fasciné par l'animal qui avait maintenant complètement quitté la zone d'ombre.

La bête parut hésiter un instant, cherchant dans l'air quelque chose qui lui indiquerait où aller. Comme elle regarda de son côté, Abel espéra un court instant qu'elle viendrait vers lui. Le reconnaîtrait. Mais d'un mouvement vif, l'animal fit demi-tour et disparut en quelques bonds. La joie de la rencontre figea la respiration d'Abel dans un nuage de buée.

Sans perdre un instant, il regarda la vidéo qu'il venait de tourner. D'abord, le loup noir n'était qu'une tache, mais en zoomant, il apparut tel qu'Abel l'avait vu, humain dans l'air une odeur insaisissable. Cette bête était tout bonnement magnifique. Et, paradoxalement, totalement effrayante.

Il n'imaginait même pas les réactions à Fonfroide si la présence de ce loup noir était découverte.

vendredi 21 septembre

— **T**U NE PEUX PAS PASSER PAR LA PORTE? demanda Benjamin en ouvrant la fenêtre.

— Trop conventionnel.

Abel entra d'un bond dans la chambre et s'affala sur le lit, les mains croisées sur le cœur, cherchant à calmer sa respiration.

— T'as une de ces têtes, mec! s'exclama Benjamin en constatant que les cernes de son ami ressemblaient à des yeux au beurre noir.

— J'ai battu mon record de vitesse cabane-village: vingt-sept minutes et cinquante-quatre secondes.

— Tu es dingue!

— Je voulais te filer mon petit cadeau avant d'aller voir ma mère.

— Ah ouais! Cool!

Abel hocha la tête, fouilla dans son sac et sortit sa caméra miniature dont il tira la carte SD, qu'il tendit à Benjamin.

— C'est quoi?

— Regarde.

Benjamin n'attendait jamais grand-chose des vidéos d'Abel. Ce devait encore être un cul de fouine ou un pauvre pixel, prétendument un *héron* ou un truc dans le genre. Il ouvrit donc le fichier avec un sourire en coin, mais ce qu'il vit le stupéfia : un loup noir, net, bien cadré, juste parfait.

— Ben merde ! D'où tu sors ça ?

Abel lui raconta sa petite escapade au cirque de Kerr.

— En fait, tu es vraiment dingue ! Tu cherches carrément à te faire bouffer !

Son ami sourit, visiblement peu troublé par la remarque. Pourtant, il y avait un fossé entre aimer les loups et se mettre en danger pour les approcher.

— Arrête de râler ! Je t'offre des images pour ton documentaire !

— OK, OK. C'est pas faux. Éléonore va être folle d'avoir manqué ça. Elle va me manger dans la main pour avoir ces images !

— On va rien dire à Éléonore.

— Quoi ?

— Tant que personne ne voit le loup noir, on se tait. Les infos circulent trop vite à Fonfroide et c'est pas la meilleure nouvelle qui soit, surtout avant le conseil municipal de jeudi prochain.

— Je te suis. Et pour Rigel, des nouvelles ?

— Aucune.

— Ça ne veut pas dire qu'il faut s'inquiéter pour autant.

— Ça ne veut pas non plus dire qu'il faut s'en réjouir.

— Tu fais quoi là? Tu rentres chez toi?

— Oui, ma mère va finir par m'attendre!

**A**BEL PÉNÉTRA DANS LA MAISON SILENCIEUSE et s'apprêtait à appeler sa mère quand un courant d'air fit violemment claquer la porte d'entrée. Luce jaillit du salon comme un diable de sa boîte et lança à son fils un regard noir.

— Bon Dieu, où étais-tu passé?

— Dans la montagne!

— Dans la montagne? Tu te fiches de moi? Je t'ai attendu toute la matinée. L'inspectrice aussi.

Abel se tapa le front. Avec cette histoire de loup, il n'avait plus pensé au rendez-vous pour le suivi de scolarité.

— Je suis désolé, j'ai complètement oublié!

— Tu ne peux pas dire ce genre de chose, Abel! Tu n'en as pas le droit. Est-ce que tu penses aux conséquences? Est-ce que tu sais ce qui pourrait se passer si nous ne sommes pas assez vigilants? Si nous nous laissons aller?

— Je sais! coupa-t-il, exaspéré.

Luce passa sa main sur ses yeux brillants et tenta un faible sourire.

— Viens, je vais te faire des œufs. Tu dois avoir faim.

Il n'eut pas le temps de lui répondre, elle le poussa dans la cuisine, l'assit à la table et se mit aux fourneaux. Les œufs grésillèrent dans la poêle, tandis qu'elle coupait les tomates et ciselait finement le basilic.

— Tu étais malade? demanda-t-elle finalement.

Il regarda par la fenêtre, involontairement. Il le faisait toujours quand il s'apprêtait à mentir à sa mère: détourner les yeux, regarder ailleurs pour maîtriser ses émotions.

— Non.

— Est-ce que je dois m'inquiéter, Abel?

Il haussa les épaules tandis qu'elle poussait l'assiette vers lui. Il coupa l'œuf avec sa fourchette, laissant le jaune couler dans les tomates, et mangea sans faim. Luce le regarda avaler son repas en silence et, quand il eut terminé, elle alla chercher une tablette de chocolat. Elle cassa une barre dans un bruit sec puis la grignota sans le quitter des yeux.

— Ton état se dégrade? Les symptômes sont fréquents?

Il essaya de ne pas regarder par la fenêtre, mais ses épaules tremblèrent un peu.

— Les symptômes? Tu veux dire les métamorphoses?

— Oui, les *métamorphoses*.

— Une fois par semaine.

— Oh! Abel... murmura Luce, bouleversée. Une fois par semaine? Depuis quand est-ce si fréquent?

- Depuis... je ne sais pas. Quelque temps.
- Et si tu reprenais ces médicaments?
- Ceux d'Internet?
- Ne prends pas cette voix!
- Quelle voix?
- Ce ton accusateur.
- J'étais un légume, maman. Complètement shooté. J'en ai fait des crises d'angoisse.
- Mais tu étais tranquille.
- La *vie* me laissait tranquille. Dans sa globalité.

Luce rougit. Elle devait se souvenir de l'état de son fils tout au long du traitement. Son corps affalé sur le canapé, incapable de faire un mouvement. Son regard apathique. Son élocution lente. Et pourtant, cela avait enrayé la crise, n'est-ce pas? Cela avait atténué les maux de ventre, les nausées, les métamorphoses. Cela avait fait taire le Loup.

Abel la regardait d'un œil noir, avec ce visage farouche qu'il avait maintenant qu'il s'était rasé les cheveux. Elle sentit alors monter en elle une vague de culpabilité et de doute qui la fit bégayer.

- Tu pou... pou... rais au moins y ré...

Jamais sa mère ne bégayait avec lui. Cela lui arrivait souvent quand elle était stressée ou face à des gens agressifs, mais pas avec lui. Il lui attrapa la main et essaya de sourire.

- Pardon, maman.

Luce allait répondre, mais un bruit de moteur la coupa. Ils tendirent l'oreille vers le portail qui grinça et les

graviers qui crissèrent. Abel se pencha pour regarder à travers la fenêtre. Il vit Émilie descendre de la moto d'Ange Liérat, enlever son casque et se pencher vers lui pour l'embrasser, tandis qu'il glissait sa main dans son dos, jusqu'à ses fesses.

Abel reprit sa position initiale, dégoûté.

La moto démarra et repartit en accélérant sur la route principale du village, faisant klaxonner une voiture. Émilie rentra, jeta ses chaussures et son sac dans l'entrée puis s'avança jusqu'à la cuisine. Abel et sa mère s'étaient tus, comme à chaque fois qu'Émilie pointait le bout de son nez.

— Je vous gêne, c'est ça ?

— Pas du tout !

— Quoi de neuf, Abel ?

Luce lança à son fils un regard en coin. Émilie avait beau être sa sœur, sa jumelle qui plus est, elle ne voulait pas admettre ce qu'il était et préférait nier son état. Luce et lui avaient donc décidé de la tenir à distance, même si ce n'était pas facile.

— Que du vieux ! finit-il par répondre.

— *Que du vieux !* Tu m'étonnes.

Émilie se servit un verre de lait et attrapa une pomme avant de disparaître dans sa chambre en claquant la porte.

Abel garda un long moment les yeux fixés sur le couloir. Il mentait tellement à sa sœur, il la tenait tellement éloigné de sa vie, de ses problèmes et de son état, que la communication entre eux était devenue presque inexistante.

Pour ça, comme pour le reste, Abel se sentait coupable.

C'était à cause de lui et de sa maladie qu'ils vivaient dans un trou perdu, éloignés du monde et de tout ce qui était désirable pour une fille de seize ans. À cause de lui qu'ils avaient déménagé à la hâte, qu'ils avaient pris le bateau pour l'île. À cause de lui qu'ils avaient vécu dans une voiture pendant cinq semaines avant d'atterrir ici.

— Qu'est-ce qu'on va faire? murmura Luce en fixant son fils droit dans les yeux.

— Comme d'habitude. On va faire comme si ça allait.

— Et quand ça n'ira plus?

Le garçon haussa les épaules.

— Ne prends pas les choses à la légère, Abel. Si les gens commencent à parler, à poser des questions... Je n'ai pas envie de devoir me mesurer à d'autres assistantes sociales.

Les assistantes sociales... Sa mère en avait une peur bleue depuis qu'une d'entre elles avait toqué chez eux après que l'école ait fait un signalement pour absentéisme. Abel n'avait que dix ans à l'époque. Luce l'avait mise à la porte sans ménagement, mais il y avait eu une lettre, puis une autre. Elles parlaient de défaillance parentale, de placement.

Luce avait pris ses enfants sous le bras et avait disparu.

— Arrête de te faire du souci. C'est de l'histoire ancienne!

— Je ne veux pas encore déménager. Ici, nous nous sommes fait des amis sur qui nous pouvons compter. Je n'ai pas envie de tout recommencer ailleurs.

jeudi 27 septembre

LES SÉANCES DU CONSEIL MUNICIPAL de Fonfroide n'avaient pas toujours été si populaires, mais depuis quelques mois, elles attiraient de plus en plus d'habitants. Benjamin assistait à toutes ces réunions, un peu comme on va au cinéma voir un blockbuster américain. Ça promettait de l'action, de l'action et encore de l'action. Jamais de sexe par contre. Mais vu les gars du conseil municipal, c'était préférable.

Panto, si calme d'habitude, était enfermé dans la salle de bains pour une douche qui semblait interminable. Il faisait toujours ça quand il était stressé. C'était sa façon de se débarrasser des problèmes : les laisser couler avec l'eau.

Il misait gros sur ce conseil. Il espérait vraiment que les habitants de Fonfroide adhèreraient au projet de classement du massif en réserve naturelle. C'était la meilleure chose qui puisse arriver.

Et ça n'avait rien à voir avec les loups.

Les animaux n'étaient qu'une composante du sujet, pas son centre.

La réunion du conseil était déterminante. Le maire avait proposé une rencontre avec plusieurs représentants du conseil territorial. Il espérait apaiser les esprits et redonner une dynamique aux échanges. Benjamin n'était pas sûr que les esprits puissent être apaisés, mais pour son documentaire *Territoires*, la réunion était une aubaine.

\*\*\*

Lorsque Panto se gara à côté de la voiture de la mère d'Abel, le parking de la mairie était déjà bien plein. Benjamin repéra Émilie. Elle discutait près de la porte ouverte qui découpait un carré de lumière dans le noir. Le vent du soir faisait onduler sa robe fluide le long de ses jambes.

« Si seulement je pouvais arrêter d'être amoureux d'elle », pensa Benjamin en la regardant. Depuis des années qu'il l'aimait, six pour être exact, il n'avait jamais réussi à passer à autre chose. Alors autant dire que maintenant qu'elle avait des seins – pas de simples œufs au plat –, c'était limite mission impossible.

Alors qu'il la contemplait, Ange, affublé de sa veste en jean et son air de *bad boy*, la rejoignit. Il la prit dans ses bras et l'embrassa à pleine bouche sans se soucier des gens autour. Benjamin en profita pour se glisser à l'intérieur de la salle. Il se fraya un chemin entre les rangées trop serrées, pour rejoindre Luce, assise seule au fond.

— Abel ne vient pas ?

Luce sourit. Benjamin posait toujours la question mais évidemment, Abel ne venait jamais.

Le larsen suraigu du micro qu'on testait leur vrilla les tympanes. La salle finissait de se remplir. Afferty et sa femme vinrent s'asseoir à côté d'eux. Quant à Éléonore Malraux, elle s'installa en bout de rangée. Benjamin lui fit un signe, mais elle se dépêcha de détourner la tête.

Quand le maire et son premier adjoint finirent par faire fonctionner le micro, tout le monde s'assit. Ange et son père rejoignirent les membres du clan Liérat. On aurait dit Don Corleone entouré des membres de la mafia new-yorkaise. Toutes proportions gardées, bien évidemment.

Panto disait toujours qu'avec plus d'ambition, le père d'Ange aurait fait carrière dans la finance ou dans la politique. Mais qu'il n'avait jamais eu d'autre objectif que d'hériter du patrimoine immobilier de son paternel. Son rêve s'était concrétisé l'hiver précédent, quand Liérat senior avait eu le bon goût de passer l'arme à gauche.

Il était alors devenu l'heureux propriétaire d'une dizaine de bâtiments du village et d'au moins autant de terrains, la plupart non constructibles pour l'instant.

Au début de l'été, le fils prodigue avait débarqué à Fonfroide pour s'y installer de façon définitive. À plus ou moins court terme, il espérait créer des gîtes et un complexe hôtelier. Mais avec des terrains classés en zone naturelle protégée et une meute de loups toute proche,

À Fonfroide, petit village niché au cœur des montagnes, l'arrivée des loups divise les habitants. Tandis que les uns affichent une franche hostilité, d'autres cherchent coûte que coûte à les protéger.

Benjamin, lui, y voit un bon sujet de documentaire pour son concours d'entrée dans une prestigieuse école de cinéma, et Mathilda l'occasion de prendre un nouveau départ loin de tout ce qu'elle connaît.

Mais pour Abel, l'enjeu est tout autre. Fasciné par les loups, il craint que leur présence lève le voile sur le lourd secret qu'il cache depuis des années.

**Laissez-les vous raconter leur histoire, car, à Fonfroide, le temps des bouleversements et des métamorphoses est arrivé.**

15,90 €

ISBN : 978-2-96842-4



9 782210 968424



Éditions Magnard

[instagram.com/M\\_les\\_romans](https://www.instagram.com/M_les_romans)

[facebook.com/M.les.romans](https://www.facebook.com/M.les.romans)